

HAIR METAL

SUNSET STRIP EXTRAVAGANZA!

JEAN-CHARLES DESGROUX

HAIR METAL

SUNSET STRIP EXTRAVAGANZA!

LE MOT ET LE RESTE

2016

Pour Naomie et Myriam, toujours

... et à la mémoire de Guillaume B. Decherf.

*« We stand and we won't fall,
We're one and one for all
The writing's on the wall,
We are the youth gone wild »*

SKID ROW, « Youth Gone Wild »,
tel que chanté par son ex-leader Sebastian Bach, 44 ans,
sur la scène du Hellfest, Clisson, en juin 2012.

INTRODUCTION

Les années cinquante voient à la fois la création du modèle de guitare Les Paul par Gibson, et de la laque à cheveux en bombe Aqua Net: deux révolutions, instrumentale et capillaire.

Au cours des *fifties*, Blancs et Noirs s'accordent pour mixer leurs univers musicaux en dépit des mœurs de l'époque; Little Richard, Afro-Américain gay qui deviendra par la suite pasteur fantasque, martèle ses touches de pianos, façon *destroy* à l'instar de Jerry Lee Lewis, en hurlant des insanités à peines déguisées derrière des métaphores à haute teneur sexuelle. Des mots chantés à tue-tête sur ce « Tutti Frutti » aux apparences innocentes malgré le vacarme, et dotés de l'essence même de *rock'n'roll*: « balance et roule », avec tout le vocabulaire exutoire, issu de l'argot de la communauté noire.

Plus qu'une chanson, plus que trois accords, plus qu'un rythme – une attitude. Après qu'Elvis a troqué sa banane gominée contre une sévère tondeuse au moment de son intégration dans un contingent de l'armée US en Allemagne, l'Amérique s'est rapidement débarrassée de ces provocateurs venus pervertir sa jeunesse blanche à coups de *négritudes*, et les a remplacés par de la pop pour *white anglo-saxon protestant*. Une nouvelle fois, les noirs sont relégués derrière: Chuck Berry pointe déjà dans le circuit des *oldies*, et Little Richard est devenu trop dérangeant avec ses manifestes sexuels débridés.

Le début des années soixante ne voit aucune relève à l'horizon aux USA, et c'est dans l'underground qu'il faut rechercher le frisson. Et puiser dans le blues ancestral, associé à une certaine idée de la mise en scène: si Little Richard est éjecté de son piédestal éphémère, un autre afro reprend les recettes du Delta et les associe à une théâtralité macabre. Screamin' Jay Hawkins est l'ancêtre initiateur du shock rock et accorde un soin majeur à son identité singulière,

à ses accoutrements et à ses apparitions scéniques, sous fond de crâne complice monté sur sceptre, de cercueil, de candélabres et de récupération vaudou. Ses chansons, « I Put A Spell On You », « Frenzy » ou « Constipation Blues » datent de la fin des années cinquante, mais sont recyclées pour le grand bonheur de ses admirateurs en mal de sensations.

La relève viendra cependant d'Angleterre, et notamment des Rolling Stones: en adaptant ce même blues originel à la ferveur des riffs de Chuck Berry avec la sueur de James Brown tout en y apportant une morgue *working class*, Mick Jagger, Keith Richards, Brian Jones et consorts font monter leur rock'n'roll, au gré de prestations auprès d'un public de plus en plus hystérique.

SUNSET STRIP, LE GARAGE EN 1966

Dans le sillage de la Beatles-mania et des Rolling Stones, l'Angleterre est secouée par une génération de groupes de rhythm'n'blues, influencés par le bluesman anglais John Mayall, ainsi que par le rock'n'roll primal des pionniers. Entre courant mod et héritage blues, Londres vibre avec des groupes de rock tels que les Small Faces, The Animals, The Kinks, The Yardbirds ou encore The Who, qui instaurent sauvagerie et décibels dans leur rock.

Au-delà de la capitale, le Swingin' London souffle outre-Atlantique: la British Blues Invasion touche l'Amérique et deux scènes majeures se développent alors avec l'explosion des groupes garage, nombreux étant les lycéens et étudiants américains qui s'improvisent musiciens autour de 1964. Des centaines de formations rock voient le jour aux quatre coins du pays, et en particulier à San Francisco avec un mouvement utopique et musical qui culminera avec le *Summer of Love* en 1967, et à Los Angeles. Les artistes se concentrent sur une petite zone de la ville, où se situent tous les clubs où l'on se presse pour jouer: le *Strip*, bande de plusieurs blocs sur Sunset Boulevard, artère glamour délimitée entre West Hollywood et Beverly Hills. En

1966, le London's Fog, le Pandora's Box, le Gazzarri's et le fameux Whisky A Gogo accueillent des centaines de groupes qui pratiquent un rock de plus en plus expérimental et psychédélique, non sans conséquences sur la quiétude des lieux : en novembre le boulevard connaît des émeutes, la jeunesse locale ne veut plus subir la moindre restriction. La bande-son de cette révolution sociale et culturelle de L.A. a pour noms The Seeds, Love, Buffalo Springfield, The Byrds, Frank Zappa et The Doors, qui incarne toute la subversion, le fétichisme et l'épicurisme *made in L.A.*

HENDRIX, ROLLING STONES, KINKS, WHO, LED ZEPPELIN ET LE HARD ROCK

Le volume sonore et l'agressivité liés aux évolutions technologiques (retours sur scène, amplis de taille type Marshall, *feedback*, pédale fuzz etc.) offrent un terrain de jeu sans limites à des musiciens qui bénéficient d'une époque de plus en plus décomplexée, de l'usage abusif de drogues psychédéliques ainsi que d'une révolution des mœurs sexuelles.

Sous l'influence de Jimi Hendrix, qui brille dans un premier temps au sein de la scène londonienne avec son jeu de guitare virtuose, le monde du rock'n'roll va redéfinir ses acquis. Parallèlement à cette révélation ainsi qu'aux Who, les Jeff Beck, Eric Clapton dans Cream ou encore Jimmy Page, tous les trois issus des Yardbirds, bénéficient des mêmes racines, des mêmes expériences, des mêmes enseignements et des mêmes techniques novatrices. En durcissant ainsi le ton, on parle alors de proto hard rock : déjà les Kinks ont exprimé sur leur premier album une science du riff avec leur single « You Really Got Me ».

Page, conjointement avec le bassiste John Paul Jones, un autre musicien de session renommé, monte en 1968 un groupe dans la lignée de ses Yardbirds, avec deux jeunes hommes du circuit des clubs de Birmingham, cœur charbonneux de la province prolétaire,

HAIR METAL

le batteur John Bonham et un chanteur, Robert Plant. Led Zeppelin est né et en moins d'un an, il conquiert l'Amérique après avoir sillonné tous les clubs, universités et salles de concert d'Europe. En deux ans et deux albums, ils dépassent les Rolling Stones en termes de ventes de disques et de notoriété, occupent en continu les stadiums du continent nord-américain, et incarnent bientôt le prototype du groupe de hard rock.

Led Zeppelin scelle dans le marbre le triptyque *sex, drugs & rock'n'roll*. Plus encore que Roger Daltrey, déjà l'Adonis des scènes internationales *behind blue eyes*, Robert Plant hérite du statut de *Rock God*, un modèle pour quatre décennies de suiveurs : silhouette élancée, cambrure prononcée, poses maniérées, pantalons en jean moulant, torse nu, tête renversée en extase, longue crinière d'or bouclée et hurlements de sirènes d'inspiration blues.

Parallèlement, les Stones revisitent avec *Exile On Main Street* le patrimoine musical américain. Pour eux aussi, au-delà du blues, de la country, du folk et du rock, cocaïne, Jack Daniel's, scandales et mascara font partie du même jeu : en 1969 déjà, Mick Jagger devance de quelques années le glam rock en portant des robes, en se poudrant le visage, en s'appliquant du fard à paupières et du *lipstick* sur ses légendaires lèvres charnues.

GLAM ROCK ANGLAIS

Eux aussi fascinés par le rock'n'roll des *fifties*, totalement décomplexés par les années *flower power* tout en étant empreints d'un snobisme typiquement londonien, quelques Anglais créatifs et arrivistes créent le glam rock : Marc Bolan et son groupe T-Rex brillent dans *Top of the Tops* avec ses paillettes argentées autour des yeux, avec son nouveau tube paru en 45-tours en octobre 1970. « Ride A White Swan » fait bouillir de jalousie son frère ennemi David Bowie, qui réplique avec Ziggy Stardust, *alter ego* cannibale et créature androgyne extraterrestre. Avec des décibels, beaucoup de déhanchés, une Les Paul lourde et rageuse en bandoulière ainsi

qu'un *spray* de laque au préalable vidé sur une coiffe savamment sculptée, tout est déjà en place. *Wham Bam Thank You Ma'am!*

T-Rex déclenche une mania similaire à celle des Beatles dix ans plus tôt (avec les hits « Hot Love », « Jeepster », « Get It On », « Children Of The Revolution », « 20th Century Boy » ou encore « Metal Guru »), la prestation de Bowie avec son « Starman » multicolore sur la BBC provoque un autre raz-de-marée de fascination. En trois albums pour l'un (*Electric Warrior*, *The Slider* et *Tanx*), et deux pour l'autre (*The Rise And Fall Of Ziggy Stardust* et *Aladdin Sane*), les deux chanteurs délimitent entre 1971 et 1973 un nouvel univers artistique et androgyne, reflet d'une décennie sous le signe de la décadence. Ambiguïté, rupture des codes, tenues fantasques, paillettes *glitter* sur les visages, coupes de cheveux rouge écarlate annoncent le visuel punk, mais surtout l'immense pouvoir de la pop sur les masses, ses refrains puissants et immédiats alliés aux rugissements des guitares Les Paul, paradoxalement si viriles et volumineuses chez Marc Bolan comme chez Mick Ronson, homme de main discret mais redoutable des Spiders From Mars de Bowie.

Avec l'élégance et le raffinement de Bryan Ferry, Roxy Music affiche des aspirations artistiques sophistiquées, alors qu'à l'autre bout du spectre Gary Glitter fait figure de bouffon kitsch cependant responsable de nombreux singles *number one*. Entre les deux, des bataillons de groupes alignent les succès, squattant à tour de rôle le Top 10 avec des 45-tours qu'ils viennent défendre en *play-back* sur le plateau de Top of the Tops : Mott The Hoople avec une chanson sur mesure écrite par Bowie (« All The Young Dudes »), tandis que Sweet et Slade gravent des collections entières de tubes taillés pour les salles de bal du samedi soir, écumant toutes les villes de province de Grande-Bretagne – des gourmandises pour le peuple qui se gave de ces dizaines de chansons de moins de trois minutes aussi folles que puissantes, telles ces « Ballroom Blitz », « Wig-Wam Bam » ou « Fox On The Run » pour les uns, « Get Down And Get With It », « Cum On Feel The Noize » en 1973 ou « Skweeze Me, Pleeze Me » pour les autres.